



Alain Freixe

Desceller la langue

Quête du nom d'Alain Guillard

(*L'Amourier*, 2016)

On sait peu de choses d'Alain Guillard. On sait que, poète, il a publié de nombreuses plaquettes aux éditions *Encres Vives* que dirige à Toulouse le poète Michel Cosem ; trois livres chez *Jacques Brémond* : *Lumières et interrogations du merle*, prix Voronca en 1999, *Ombres androgynes* qui a obtenu le prix Léo Ferré en 2008 et récemment, en 2015, *La mouette le dira mieux que moi...* Jacques Morin, fondateur et animateur de la revue *Décharge*, dit d'Alain Guillard qu'il pratique « une poésie autobiographique ». Biographique suffirait ! C'est de la vie qu'il s'agit chez lui car c'est toujours dans « l'angle d'inclinaison de son existence », selon les mots de Paul Celan, qu'écrit Alain Guillard.

Cette *Quête du nom* qu'il publie aujourd'hui aux éditions de *L'Amourier* est un livre âpre, sans concession qui interroge les manques de ce qui fait les figures essentielles qui entourent une vie : père, mère, grand-mère, frère...et les entours, banlieue, usine, bistrot, alcool... Jacques Morin parle même d'une « vraie conscience de classe, très peu fréquente chez les poètes actuels ».

Ce n'est pas une « quête » désespérée qu'on lit ici sous la plume d'Alain Guillard. En effet, l'écriture commence de l'autre côté du désespoir, cherchant toujours « à remplir le vide de l'absence », selon les mots de Michel Diaz et n'y arrivant pas. Parce que « tout poème est de pas perdus », parce que ce « nom » dont Alain Guillard a le désir manque à la langue : l'écriture est le domaine de l'inachevable.

Alain Guillard est de ceux qui habitent une douleur, selon le titre d'un célèbre poème de René Char, et qui, loin de la subir, la déplacent dans un remuement de langue, risquant bruits et crissements, syncopes et blancs, mais aussi ce rythme dont l'œil, en lecture silencieuse, pris entre mots en gras et mots en italiques – et c'est là une grande originalité de l'écriture d'Alain Guillard –, subit les cahots. Distorsions comme autant de manière de biaiser le texte même qui est en train de s'écrire.

Alain Guillard s'y entend à laisser cahoter la phrase et faire entendre dans les cahots battre la vie. Il met en œuvre une façon bien à lui de plier la parole dans l'écriture pour conférer à son texte le poids de chair vive qu'il réclame.

Cette *Quête du nom* s'effectue autour d'un trou, un « obscur » qu'on veut et ne veut pas écrire, un indicible qui nous voue à l'errance. Les mots n'y arrivent pas... et pourtant Alain Guillard continue d'écrire. On pense à Samuel Beckett qui, dans *L'innommable*, écrivait : « (...) il faut continuer, je ne peux pas continuer, il faut continuer, je vais donc continuer, il faut dire des mots, tant qu'il y en a, il faut les dire, jusqu'à ce qu'ils me trouvent, jusqu'à ce qu'ils me disent, étrange peine, étrange faute, il faut

continuer(...) »

C'est chemin faisant que, cherchant à piéger le langage, à le perforer, à le pervertir, comme on relèverait les stèles effondrées dans le cimetière de notre mémoire, cet impartageable, cet obscur finit par s'y trouver comme inséré, serti, scellé, enchâssé, grâce au ton que dégage cette configuration de mots et de rythmes. Déchirant / déchiré, c'est lui qui donne son unité à cet ensemble de proses poétiques, de poèmes, de fragments narratifs, d'aphorismes, c'est lui que l'on entend et dont la résonance nous saisit. Touchés !